1
Fin août

Joachim regarda ses doigts, s'amusa de les voir jouer, comme de petites poupées, avec l'écume et les algues flottantes. Il observa longuement le fond sablonneux, tout en blondeur. De minuscules poissons dorés couraient entre ses jambes, mais s'éclipsaient aussi vite que des étoiles filantes. Une véritable splendeur et une occasion précieuse : les animaux marins étaient devenus si rares, surtout près des côtes. Joachim ne chercha pas à les retenir, il s'ébroua, puis disparut sous les flots. Il fit quelques brasses, les yeux grands ouverts. La pression froide de l'eau sur ses tempes et sur son corps était à la fois insupportable et délicieuse. Joachim releva la tête, lissa ses cheveux milongs et fit un tour sur lui-même pour contempler le spectacle. La mer était sublime, immensité transparente, et, ainsi qu'il était habituel, la plage était totalement déserte. Le sable, les vagues, la lumière, tout cela n'était que pour lui. Il s'agissait d'un privilège, et il en avait pleinement conscience.

En attendant, l'eau était franchement glacée, il aurait été bien en peine de le nier. Mais il goûtait cette fraîcheur intense sur ses cuisses, ses bras et son torse. Il savait qu'il s'agissait du dernier bain de la saison. Les nuages amoncelés qui filaient à la vitesse du vent derrière les falaises lui disaient dans leur langue que l'été s'achevait. Déjà, le temps s'était chargé d'instabilité, de bruines étranges transpercées de soleil, de trouées lumineuses de chaleur au milieu de crachins hostiles.

Joachim avait gardé de son enfance l'habitude de ne sortir de son bain de mer que les lèvres bleues et les membres transis. C'était pour lui la marque ultime de ce que devait être une « bonne baignade », exigeante, juste assez tyrannique avec le corps pour qu'on mérite toute cette beauté.

Joachim retrouva sa serviette et se frotta avec vigueur. La pluie menaçait, les nuées en haillons faisaient alterner les teintes les plus sombres et la lumière la plus radieuse. Joachim se rhabilla en claquant des dents, chaussa ses baskets et s'affala pour quelques minutes encore à même le sable froid. Il retrouverait « sa » mer dès le printemps prochain. Mais en attendant, il fallait se résoudre aux adieux. La rentrée des classes imminente le remplissait d'appréhension. Le collège Saint-Pol-Roux, qu'il s'apprêtait à découvrir, n'avait pas spécialement mauvaise réputation. Mais les circonstances n'étaient pas favorables… Certes non. Il fixa au loin la masse sombre du rocher à tête et à corps de lion qui émergeait, à quelques milles du rivage, battu par les

flots déchaînés du large. Le rocher du Lion, comme les habitants le désignaient, subissait constamment l'attaque de ces déferlantes. Des oiseaux blanc et noir avaient élu domicile dans les cavités déchirées. Ils se disputaient les derniers poissons sauvages. Pour les aider à survivre, on plaçait sur les parois des récipients remplis d'alevins synthétiques. Joachim soupira, puis se leva d'un bond.

Inutile de se morfondre. La rentrée n'avait jamais été son fort, faire copain-copain avec ses congénères non plus. Ici ou ailleurs, c'était pareil, au fond. Et puis qu'y pouvait-il si sa mère était malade, si elle devait rester à Brest tandis que lui, Joachim, irait passer son année scolaire auprès de papy, dans ce village situé au bout du monde ? En y regardant de plus près, c'était presque un soulagement. Les moments qu'ils avaient passés ensemble, dernièrement, avec maman, avaient été un vrai calvaire. Rien que d'y penser, Joachim sentait sa gorge se serrer. Il revoyait quelques images cruelles : sa mère prostrée sur le canapé du salon, en pyjama à trois heures de l'après-midi, ou bien beaucoup trop maquillée, occupée à sourire bêtement sur les échasses de ses talons hauts, avant de partir danser au Balattou et de revenir, abîmée par l'alcool, le regard perdu, comme en proie à une éternelle hallucination… Lui aussi recevait parfois la visite de ces anges bizarres, de ces visions effrayantes et décousues. Mais, contrairement à sa mère, il prenait scrupuleusement les pilules qui en éloignaient les secousses trop brutales. Le prix à payer ? Un engourdissement qui donnait l'impression

d'être débile, le cerveau surchargé d'un suc anesthésiant. Pas très agréable, mais absolument nécessaire. Toujours est-il qu'après une crise particulièrement intense de maman il avait fallu prendre une décision et que papy s'était proposé pour assurer le relais. Joachim avait bien accepté la nouvelle. Papy, au moins, était fiable, toujours de bonne humeur. Un brin excentrique, certes. Mais tellement rassurant. Les vacances d'été avec lui étaient toujours parfaites. D'ailleurs papy, à l'inverse de maman, n'oubliait jamais de lui faire ses repas ni de lui acheter ses médicaments.

Joachim prit son sac et tourna le dos à la plage en serrant les poings. En remontant la pente herbeuse vers la grand-route, Joachim saisit son carnet et, s'arrêtant brusquement au creux d'une dune, se mit à composer fiévreusement un petit poème. Il griffonnait ces textes depuis quelques années, et avait rempli plusieurs carnets de ce type. Son poème, un peu naïf, parlait de sirènes merveilleuses tapies sous les vagues vertes, attirant les marins pour leur dévorer le cœur. Il n'avait jamais montré son travail à qui que ce soit. Écrire lui faisait du bien, et c'était tout ce qui lui importait. Son carnet lui tenait lieu d'ami et de confident. Il le peuplait de ses visions, de très belles jeunes filles, dangereuses et inaccessibles. Toujours la même fille, en fait, sous des masques vaguement différents. Il en riait lui-même, parfois.

Quelques minutes plus tard, il rejoignait le chemin de la ville. Il distingua bientôt le port, au-dessus duquel

planaient des goélands avides. Les mâts des bateaux de plaisance tanguaient au gré du vent. Parvenu sur l'asphalte, il longea les trottoirs de sa nouvelle ville d'adoption. Un village plus qu'une ville, d'ailleurs, avec ses rues taillées comme des terriers, à peine plus larges qu'un tonneau, et qui irriguaient la seule grosse artère, le quai Toudouze-Sevellec. Le contraste était frappant : près des jetées, les lumières, les magasins remplis de toutes leurs denrées colorées, tandis que, passé les vitrines des commerces (essentiellement des bars et des restaurants pour touristes), on s'enfonçait dans un labyrinthe hostile et sombre, de pierres et de bois pourri.

Joachim marcha en évitant soigneusement les attroupements de jeunes, amassés çà et là, en grappe, sur la jetée, près des pontons de pêche. Tout l'été, ils s'étaient retrouvés au même endroit, pour boire, fumer et faire du tapage. Rien de bien méchant, mais Joachim se méfiait instinctivement. L'habitude d'être rejeté était bien ancrée. Il ne recherchait pas leur compagnie, il avait trop souffert. Sa différence était un obstacle apparemment insurmontable. Il préférait chérir sa solitude, faute d'avoir trouvé, de toute sa vie, un cœur avec qui s'accorder. Joachim les entendit rire sur son passage. Il tourna la tête par réflexe et croisa le regard d'une jeune fille aux longs cheveux bruns, assez jolie, mais à l'air dur et un peu trop malicieux. Elle se détourna vivement pour renchérir, d'une voix flûtée, sur la blague grossière d'un garçon de la bande. Un gros rire